

Retours au 8 mai 1902. Histoire(s) de la Montagne Pelée 100 ans après son éruption

Kirsten BEHR¹

Depuis la catastrophe du 8 mai 1902, la Montagne Pelée continue d'alimenter un corpus littéraire en expansion constante. En effet, bien que les mots aient d'abord manqué au lendemain du drame, ce thème s'est progressivement imposé comme un topos distinct. Il est sans cesse repris par les écrivain.es martiniquais.es, qui y voient un moyen d'honorer leurs ancêtres, de questionner leur propre survie et de mettre en garde les générations futures contre l'hybris humain. Ainsi, même si les rapports immédiats des 90 secondes de son affreuse éruption sont une denrée rare, celle-ci s'est profondément inscrit dans la mémoire collective au sein de laquelle elle prend la forme d'un bilan des dégâts, des morts et de l'échec politique que l'on considère responsable pour le désastre survenu. C'est dans cette perspective que je me penche sur deux romans parus autour du centenaire de la catastrophe, dans lesquels Daniel Picouly et Anne Terrier revisitent l'histoire du 8 mai 1902. En réécrivant cet événement, ils explorent l'impact de l'éruption de la Montagne Pelée, tant sur les histoires personnelles marquées par la survie de leurs grands-parents ayant échappé de peu à la tragédie, que sur les récits qu'ils (ré)inventent à travers leurs romans.

Le 8 mai 1902 : les querelles d'une Catastrophe avec un grand C

« Le 8 mai 1902, une ville de 30 000 habitants disparaissait dans un nuage de feu, en quelques minutes »², Philippe Ariès se

¹ Universität Kassel, Allemagne.

souvent-il dans un de ses essais plutôt personnels que professionnels traitant d'une catastrophe qui en Martinique, malgré le battement de cils insignifiant qu'elle représente dans l'Histoire de la Terre, désigne « la catastrophe »³ – celle qui dépasse de loin tous les tremblements de terre, cyclones et incendies qui ont eu lieu, non pas en tant qu'événement, mais en tant qu'« événement médiatique »⁴ qui transforme les histoires des catastrophes – c'est-à-dire les multiples versions des événements du 08 mai 1902 produites par la mémoire locale – en l'Histoire officielle de la Catastrophe :

Toutes les conditions étaient réunies pour frapper l'imagination : la soudaineté, la rapidité, la violence, la totalité de la destruction. Une ville entière portée à très haute température et brûlée vive, une scène de science-fiction.⁵

Philippe Ariès n'est pas tant surpris par le regard distant porté au début du XXe siècle sur l'éruption de la Montagne Pelée, que par la rareté des témoignages publiés dans les suites immédiates du désastre. Pour étudier cet événement, l'historien – ni géologue ni spécialiste de l'histoire des Caraïbes – est par conséquent contraint de s'appuyer sur les récits familiaux transmis par ses parents et grands-parents, qui, peu avant la destruction de leur terre natale par la Montagne Pelée, s'étaient installés à Bordeaux. Les raisons pour lesquelles la qualité et la quantité des matériaux d'archives laissent à désirer sont multiples, même si la cause sans doute la plus convaincante (et aveuglante) est celle des institutions détruites. À Saint-Pierre, où se déroulait le quotidien de la ville martiniquaise, où se dessinait son avenir et où se conservait son passé, la plupart des

² Ariès, Philippe, *Essais de mémoire. 1943-1983*, Paris, Seuil, 1993, p. 69.

³ Corzani, Jack, « La fortune littéraire de la catastrophe de Saint-Pierre : Entre commémoration et mythification, le jeu des idéologies », dans Yacou, Alain (ed.), *Les catastrophes naturelles aux Antilles, d'une Soufrière à une autre*, Paris, Karthala, 1999, p. 75-99, 75.

⁴ Wilke, Jürgen, « Das Erdbeben von Lissabon als Medienereignis », dans Lauer, Gerhard, Unger, Thorsten (éds.), *Das Erdbeben von Lissabon und der Katastrophendiskurs im 18. Jahrhundert*, Göttingen, Wallstein, 2008, p. 75-95, 75.

⁵ Ariès, *op. cit.*, p. 69.

documents historiques d'importance ont littéralement disparu en fumée. Les faits historiques ne sont donc pas aussi « bien connus »⁶ que l'on a tendance à le prétendre. En vérité, le nombre exact des survivants tout aussi que celui des morts sont un objet de controverse inlassable : il est tout à fait différent de parler de 28000⁷, 29000⁸ ou 30000 morts⁹ – du moins pour les 2000 qui ont soit échappé à leur destin, soit succombé à la violence de l'éruption. Il devient d'autant plus significatif de représenter le seul survivant de la catastrophe dans une réplique enflammée de sa cellule de prison, selon que son histoire de survie n'est qu'un « savoureux canular »¹⁰ visant à amasser des fonds avant que la catastrophe martiniquaise ne perde de son attrait, ou que Syparis, alors incarcéré dans la prison locale, a réellement échappé à la nuée ardente qui, dévalant depuis le cratère fumant de la Montagne Pelée jusqu'aux abords de Saint-Pierre, gagnait en puissance destructrice.

L'autre raison ne s'oppose à celle-ci qu'à première vue : l'éruption de la Montagne Pelée intervient au cœur d'un « bouleversement médiatique »¹¹ qui révolutionne l'image que la France s'est fait des Caraïbes à partir de la fin du 19^{ème} siècle. Les vastes progrès que les techniques d'impression sont en train de connaître permettent de publier des reportages de plus en plus longs,

⁶ Ludwig, Ralph, « La catastrophe naturelle aux Antilles. De la représentation documentaire à la fictionnalisation cinématographique : l'éruption de la Montagne Pelée en 1902 », dans Febel, Gisela, Ueckmann, Natascha (eds.), *Mémoires transmédiales, Geschichte und Gedächtnis in der Karibik und ihrer Diaspora*, Berlin, Frank & Timme, 2017, p. 61-107, 70.

⁷ Scarth, Alwyn, *La Catastrophe : The Eruption of Mount Pelee, the Worst Volcanic Eruption of the Twentieth Century*, New York, Oxford Univ. Pr., 2002.

⁸ Poirier, Jean-Paul, *La catastrophe de la Montagne Pelée, un autre regard*, Paris, L'Harmattan, 2017.

⁹ Zebrowski, Ernest, *The Last Days of St. Pierre : The Volcanic Disaster That Claimed Thirty Thousand Lives*, New Brunswick, New Jersey, London Rutgers Univ. Pr., 2002.

¹⁰ Adélaïde-Merlande, Jacques, Hervieu, Jean-Paul, *Les volcans dans l'histoire des Antilles*, Paris, Karthala, 1996, p. 141.

¹¹ Ludwig, *op. cit.*, p. 61.

accompagnés de photos documentaires de plus en plus nombreuses, et de les vendre ensuite à des conditions de plus en plus avantageuses pour satisfaire la soif d'un public qui, après une longue période sous le régime de triade « sun, sand and sex »¹², se passionne pour les frissons qui lui procurent les incessants cyclones, éruptions volcaniques et tremblements de terre rythmant le quotidien des Caraïbes¹³. En raison de sa singularité, le 08 mai 1902 s'impose promptement comme un « leitmotiv prévalent »¹⁴ qui forge la représentation des îles bien au-delà du début du 20^{ème} siècle. Ce ne sont pas des coulées de lave en fusion, mais des nuées ardentes et des pluies de soufre brûlant qui s'abattent sur ce lieu longtemps considéré comme un « paradis terrestre » en raison de sa « végétation tropicale luxuriante », de ses « fruits exotiques » et de la « beauté de ses femmes »¹⁵.

L'épanouissement de l'homme et l'historien Philippe Ariès tel qu'il le décrit dans ses *Essais de mémoire* (1993) – initialement publié dans un volume collectif consacré à *La Catastrophe à la Martinique* en 1981 – est dominé par « le chagrin »¹⁶ de ses parents et grands-parents qui revenaient sans cesse à cet épisode-clé de l'histoire de la famille – non pas différents des autres *békés* qui, résidant ailleurs en Martinique, se sont échappés de justesse de cette tragédie, davantage par hasard que par prudence éclairée, laquelle a emporté une grande partie de leurs compatriotes :

¹² Corzani, Jack, « La littérature face à la violence : le cas des Antilles-Guyane », dans Fratta, Carla (éd.), *La deriva delle francofonie : figure et fantasmes de la violence dans les littératures francophones de l'Afrique subsaharienne et des Antilles*, Bologna, Coop. Libr. Univ. Ed. Bologna, 1991, p. 13-38, 15.

¹³ Ludwig, *op. cit.*, p. 61.

¹⁴ Church, Christopher M., *Paradise Destroyed, Catastrophe and Citizenship in the French Caribbean*, Lincoln, Univ. of Nebraska Pr., 2017, p. 216.

¹⁵ Walter, François, *Katastrophen : Eine Kulturgeschichte vom 16. bis ins 21. Jahrhundert*, Stuttgart, Reclam, 2010, p. 140.

¹⁶ Levillain, Henriette, *L'éruption de la Montagne Pelée, 8 mai 1902, récits de témoins oculaires*, Paris, L'Harmattan, 2023, p. viii.

Tous ceux-là vécurent dans une sorte de culture de la Martinique, dans la nostalgie de la vie à Saint-Pierre. J'ai été nourri de leurs récits merveilleux des Antilles, en ce bon vieux temps-là. [...] Le grand événement de la vie de mes parents, le premier jusqu'à la guerre de 1924, le second ensuite, fut jusqu'à leur mort ce qu'on appelait la catastrophe, c'est-à-dire l'éruption du 8 mai 1902. Il n'y avait qu'une catastrophe qu'il ne valait pas la peine de nommer avec plus de précision. Telle chose s'était passée tant d'années avant ou après la catastrophe. Il y avait une ère de la catastrophe, comme une ère de l'Incarnation ou de l'Hégire. La catastrophe permettait de dater cette histoire qui leur importait le plus, leur propre Histoire, un ensemble d'anecdotes vraies et de fables que l'historien des mémoires collectives, Philippe Joutard, appelle le « légendaire familiale ».¹⁷

Pour de nombreux.es auteur.es aux racines martiniquaises plus ou moins profondes, le centenaire de la catastrophe constitue une occasion de revenir sur les événements du 8 mai 1902. Dans ce contexte, l'éruption de la Montagne Pelée n'a jamais été un sujet littéraire réservé exclusivement aux écrivain.es martiniquais.es au sens strict du terme : en tant qu'élément d'action, Patrick Chamoiseau (dans *Texaco*, 1992) l'a repris tout comme Elma Napier (dans *A Flying Fish Whispered*, 1938) ; elle a servi de toile de fond à Suzanne Dracius (dans *Montagne de feu*, 2003) ainsi qu'à Jean Rhys (dans *Heat*, 1976). Raphaël Tardon (dans *La caldeira*, 1948) a retracé l'histoire de la catastrophe avec autant de précision que Michel Tauriac (dans *La catastrophe*, 1982), tandis que la chute de la ville de débauche a inspiré tant le désir de Raphaël Confiant (dans *Nuée ardente*, 2002) que celui d'Effe Géache (dans *Une nuit d'orgie à Saint-Pierre*, 1992). Ce qui est révolutionnaire, cependant, c'est la manière explicite dont Daniel Picouly (dans *Quatre-vingt-dix secondes*, 2018) et Anne Terrier (dans *La malédiction de l'indien*, 2021) – qui ne connaissent la Martinique actuelle que par le biais de voyages et le Saint-Pierre d'autrefois par des récits plus d'un siècle après que la Montagne Pelée se soit consumée – utilisent leurs romans pour évoquer les légendes familiales en tant que telles, afin de se (ré)inventer en tant qu'auteur.es martiniquais.es.

¹⁷ Ariès, *op. cit.*, p. 72.

Dirt's Talk : *Quatre-vingt-dix secondes* de Daniel Picouly (2018)

Dans *The Ship of Coral* (1911), l'écrivain irlandais Henry de Vere Stacpoole capture la perception sensorielle de son protagoniste marin qui visite la Martinique au moment de l'éruption de la Montagne Pelée :

Quelle horreur ! [...] les sens restaient impuissants à vous faire concevoir toute l'intensité de cette désolation ; on n'entendait pas les lamentations des jardins, la plainte de la fleur d'amour, les sanglots des fontaines, les voix des rues détruites.¹⁸

Ce roman traduit en français en 1939, Henriette Levillain le classe de façon pertinente parmi les « récits de témoins oculaires », même s'il ne faut pas ignorer le pacte fictionnel que le roman conclut avec ses lecteur.es pour l'ensuite mettre dans le même sac que les quelques peu des lettres parvenues après l'éruption, dans lesquelles ceux/ celles qui perdent leurs vies le 08 mai 1902 décrivent à leurs proches, peu de temps avant l'éruption, les affreux présages de la catastrophe imminente. C'est plutôt le fait que, dans ce texte, les yeux soient l'organe sensoriel prédominant qui justifie la classification proposée par Henriette Levillain. Face à la catastrophe, c'est par le regard que le marin parcourt le terrain dévasté. Une fois de plus, « [c]e que nous dit la bouche du volcan »¹⁹ – sans doute la question la plus cruciale posée par la volcanologie depuis qu'elle s'est profilée, au lendemain du 08 mai 1902, comme une discipline de recherche autonome – reste flou car inaudible ou, plus précisément, non-dit.

Dans *Quatre-vingt-dix secondes* (2018), Daniel Picouly s'oppose au silence post-catastrophique de la nature tropicale en entreprenant un projet narratif digne d'attention qui confie la parole narratrice à la Montagne elle-même pour qu'elle retrace l'histoire de son éruption non pas depuis ses premiers signes avant-coureurs jusqu'au lendemain de la catastrophe, mais depuis la naissance

¹⁸ Levillain, *op. cit.*, p. 95.

¹⁹ Mortier, François, « Ce que nous dit la bouche du volcan », dans Bobbé, Sophie (éd.), *Volcans en feu, lieux de vie et de mort*, Paris, Autrement, 1998, p. 50-88, 50.

géologique de l'île jusqu'à sa chute volcanique. Né en 1948 à Villemomble, en France, Daniel Picouly grandit avec ses douze frères et sœurs, imprégnés des légendes racontées par leur grand-père martiniquais. Après avoir obtenu son baccalauréat, le futur écrivain poursuit des études de comptabilité, de gestion et de droit à l'Université Paris-Dauphine, où il soutient finalement une thèse de doctorat en sciences économiques. Il devient ensuite professeur dans le 13^e arrondissement de Paris pendant plus de vingt ans, avant de s'installer près de la Bastille, où une grande partie de son œuvre est écrite²⁰. Daniel Picouly en est pleinement conscient : si son grand-père, alors un petit garçon de neuf ans, n'avait pas renoncé à se rendre à Saint-Pierre avec sa mère le 8 mai 1902 pour admirer le trois-mâts Belem, il ne serait probablement jamais né, et encore moins devenu écrivain. Dans ce contexte, *Quatre-vingt-dix secondes* est à la fois un hommage au grand-père de l'écrivain et une ode à la ville de Saint-Pierre. Toutefois, en filigrane, le roman constitue avant tout une mise en garde contre un avenir catastrophique, qui nous menace si nous oublions les leçons du passé : « Ce livre, en parlant de Saint-Pierre en mai 1902, nous parle d'aujourd'hui [...]. La catastrophe est notre avenir »²¹, souligne Daniel Picouly.

L'histoire suit en grande partie la chronologie des événements, à laquelle Daniel Picouly s'est particulièrement attaché. Des extraits de documents d'époque viennent régulièrement interrompre le déroulement de l'action, que l'auteur reprend de l'anthologie *Saint-Pierre-Martinique* (1905), dans laquelle Charles L. Lambolez réunit une multitude d'écrits retraçant l'histoire martiniquaise, depuis la colonisation de l'île jusqu'au lendemain de l'éruption. En prenant l'exemple du 8 mai 1902, le récit explore les racines de la catastrophe dans les préjugés politiques, sociaux et culturels de l'époque, mais aussi au-delà de l'aube du XX^e siècle. Il évoque la peur des élections, selon laquelle, une fois les « Blancs » partis, les « Noirs » prendraient le contrôle politique ; la messe de l'Ascension, soigneusement préparée et finalement annulée ;

²⁰ Frey, Pascale. « Daniel Picouly : des débuts très noirs », *L'Express*, 01/07/1998, https://www.lexpress.fr/culture/livre/daniel-picouly-des-debuts-tres-noirs_802329.html [06/06/2023].

²¹ *Ibid.*

l'illusion arrogante de pouvoir se mettre en sécurité à temps en cas d'urgence ; ainsi que la répugnance fondamentale à être chassé de sa propre maison. Tout cela n'est bien entendu rien de nouveau, mais reprend des fonctions dans lesquelles une critique correspondante à des institutions collectivement vouées à l'échec se condense en séquences narratives formalisées telles que celles du gouverneur Louis Mouttet (politique) qui, par peur de perdre le contrôle de ses électeurs, prétend « la situation [...] sérieuse mais sous contrôle »²² et de l'abbé Jean-Mathieu de Luriel (église) qui d'une voix qui « donnant bon poids aux banalités »²³ rappelle qu'il ne faut pas confondre les affaires de la terre avec les affaires du ciel ; celles du vulcanologue Gaston Landes (sciences) qui en calculant le risque qui le menace « m[eurt] à cause d'une erreur de calcul »²⁴ et de l'épouse Hélène Mouttet qui se sent trop « [e]n sécurité »²⁵ dans son propre foyer qu'elle refuse de quitter (amour maternel).

Avec son roman, Daniel Picouly ne cherche pas à renforcer, mais à repenser ces épisodes-clés de l'Histoire de l'éruption à partir de ce qui est « [l]e plus élémentaire sur et sous la terre, [l]e plus profond, [l]e plus chthonien, [l]e plus inapparent »²⁶ en faisant écho à des projets de narrations correspondants bien répandus aux Caraïbes depuis qu'Édouard Glissant avec son éminent *Discours antillais* (1981) se met à reconceptualiser l'*agency* de la nature tropicale. Édouard Glissant écrit, sachant que dans la notion de « profondeurs », il demande aussi de s'approcher de la nature avec une profondeur argumentative, mais avant tout de pénétrer dans les profondeurs de la terre, là où agissent des forces élémentaires extrêmes :

Décrire le paysage ne suffit pas. L'individu, la communauté, le pays sont indissociables dans l'épisode constitutif de leur histoire.

²² Picouly, Daniel, *Quatre-vingt-dix secondes*, Paris, Albin Michel, 2018, p. 54.

²³ *Ibid.*, p. 43.

²⁴ *Ibid.*, p. 205.

²⁵ *Ibid.*, p. 252.

²⁶ Maximin, Daniel, *Les Fruits du cyclone, une géopoétique de la Caraïbe*, Paris, Seuil, 2006, p. 98.

Le paysage est un personnage de cette histoire. Il faut le comprendre dans ses profondeurs.²⁷

Ce qui est donc nouveau, peut-être même révolutionnaire dans ce roman que Daniel Picouly fournit 116 ans après la catastrophe, c'est « l'espèce de doute »²⁸ que l'écrivain, en faisant parler celle qui est censée se taire, introduit dans ces *masternarratives* filés autour du 08 mai 1902 pour faire vaciller ses certitudes. En effet, chez Daniel Picouly, la Montagne Pelée se transforme de celle « [qui] voi[t] tout »²⁹ en celle qui, à la recherche de sa propre voix, (re)lit tout ce qu'elle cherche à troubler. « J'adore lire ce que les hommes écrivent sur moi. [...] Elles parlent de moi au monde entier, dans toutes les langues. [...] Je comprends toutes les langues mais n'en parle qu'une »³⁰, la Montagne Pelée s'auto-caractérise-t-elle avec son discours, en annonçant les cendres, la lave et les éboulis sous forme desquels elle se met à re-raconter l'Histoire de son éruption : « Depuis des semaines, je crache, je projette, je déverse des roches, de la boue, du gaz »³¹, la Montagne-Pelée décrit donc la langue qui forme sa parole – *Dirt Talk* dans son sens le plus littéraire possible – censée se débarrasser tout au long par son éruption volcanique ainsi que narrative de son « arête »³² – cette croix sommitale qu'on lui a plantée dans sa gorge et qui s'y veut plutôt arrêt de parler : « Cette croix austère a été montée jusqu'ici en procession pour remercier leur Dieu de les avoir protégés de ma dernière colère. C'était en 1851, d'après leur compte. Hier pour moi »³³, la Montagne Pelée se souvient-elle, pour projeter son passé

²⁷ Glissant, Édouard, *Le discours antillais*, Paris, folio, 2002, p. 343.

²⁸ Albin Michel « Quatre-vingt-dix secondes – Daniel Picouly », *La rentrée littéraire*, 22/06/2018, <https://www.albin-michel.fr/ouvrages/quatre-vingt-dix-secondes-9782226436733> [11/05/2020].

²⁹ Picouly, Daniel, *op. cit.*, p. 22.

³⁰ *Ibid.*, p. 25-26.

³¹ *Ibid.*, p. 68.

³² *Ibid.*, p. 30.

³³ *Ibid.*, p. 30.

douloureux ensuite dans sa future vie glorieuse : « Depuis, j'ai cette arête plantée dans la gorge, mais je vais bientôt la recracher »³⁴.

Le roman ne cherche pourtant pas à être un simple produit, mais plutôt un témoignage de la quête de modes d'écriture capables de traduire ce langage volcanique dans notre langue, de manière à ce que nous puissions comprendre ce que les personnages (que la Montagne Pelée avertit en vain) n'arrivent ni à entendre ni à saisir : « Retourne-toi. Retourne-toi, je te dis. Tu ne m'entends pas »³⁵, la Montagne Pelée se désespère. Ainsi, dans les dernières pages du roman, sous l'effet de l'éruption, l'Histoire se décompose en fragments épars, reflet des débris laissés par le volcan après son explosion. La progression linéaire de l'action cède la place à des éclairages disjoints, sans lien entre eux ; la succession d'événements se transforme en une simultanéité de destins divers ; la Catastrophe unique se morcelle en une multitude de catastrophes, toutes éclatant sous le même « Boum ! »³⁶ qui efface tout ce qui était prévu, prédit, ou susceptible d'être saisi par les modes de narration établis et canoniques de l'Histoire, avant de remettre en question leur légitimité et d'en appeler à une nouvelle forme de récit : « Cette nuée ardente [...] ne sait pas pourquoi elle est là. N'a aucune idée de sa mission. [...] Qui fera d'elle une histoire ? »³⁷

Fact's Talk : *La malédiction de l'indien* d'Anne Terrier (2021)

Dans *La malédiction de l'indien* d'Anne Terrier, l'Histoire du 08 mai 1902, telle qu'elle s'est habituée à être racontée par des livres d'Histoire – qu'ils soient scolaires, universitaires ou vulgarisateurs – fait des interférences avec les récits étiologiques de la famille de l'écrivaine, originaire de Saint-Pierre, ainsi qu'avec les histoires de ses enquêtes menées à la recherche des causes et conséquences d'une coïncidence de date inquiétante qui transforme l'éruption volcanique en métaphore symbolisant les catastrophes de la tragédie familiale avant que, sous forme d'un

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p. 111.

³⁶ *Ibid.*, p. 251.

³⁷ *Ibid.*, p. 243.

passage longtemps désiré mais non osé – celui qui fait de la lectrice une écrivaine –, « fit irruption dans [s]a propre vie. »³⁸ Il s'agit donc précisément « [des] mémoires » dont Anne Terrier fait le sujet de son premier « roman biographique »³⁹ en singulier :

Ma tante Amélie, née un 8 mai. Mon premier chagrin d'amour : né un 8 mai. La naissance de ma fille : prévue pour un 8 mai (elle décida finalement de naître quinze jours plus tôt, comme si elle refusait d'associer la joie qu'allait être sa naissance à des événements dramatiques). La première faille de mon mariage : 8 mai également. Autant d'événements qui ne me paraissent pas relever du simple hasard [...] [En effet, l]'histoire de notre famille, originaire de Saint-Pierre. Est traversée des mêmes soubresauts que l'histoire de la Martinique. En apparence, tout va bien ; en sous-sol, ça travaille, ça craque, ça bouillonne tel un volcan. [...] Jusqu'au jour où se produit une explosion cataclysmique qui laisse s'échapper la lave dévastatrice.⁴⁰

Anne Terrier est née à Paris d'une mère martiniquaise et d'un père lyonnais. Son père, Roger Giroux, était un poète et traducteur, reconnu dans certains cercles littéraires, mais encore trop peu connu du grand public. Seulement trois de ses ouvrages ont été publiés de son vivant, et son œuvre a été enrichie après sa mort par la publication de sept autres anthologies de poésie. Bien intégré dans les réseaux littéraires de son époque, il comptait parmi ses proches amis, notamment, Édouard Glissant – raison suffisante pour commercialiser Anne Terrier à l'occasion de son premier roman *La malédiction de l'indien* comme « nièce bien-aimée »⁴¹ de l'éminent philosophe martiniquais avec qui elle n'a aucun lien de sang, mais surtout aucun lien d'écriture. C'est l'écrivaine elle-même qui ne cesse de rappeler que si, enfant, elle s'est assise sur les genoux d'Édouard Glissant – un camarade de classe de son père et époux de la sœur de sa mère –, ce n'était pas pour aborder les grandes

³⁸ Terrier, Anne, *La malédiction de l'indien, mémoires d'une catastrophe*, Paris, Gallimard, 2021, p. 44.

³⁹ *Ibid.*, quatrième de couverture.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 27-28.

⁴¹ *Ibid.*, quatrième de couverture.

questions de la littérature, bien que l'œuvre du poète le plus connu de la Martinique ait un grand impact sur son idée de la Martinique dont elle, avec *La malédiction de l'indien*, fait le retour pour se réinventer comme romancière du pays :

Pour reprendre le titre d'un poème d'Édouard Glissant qui s'appelle « Pays réel, pays rêvé », la Martinique pour moi c'est un peu ça c'est un pays que j'ai connu quand j'étais tout bébé, mais j'en ai aucun souvenir, [...] en même temps c'est vrai que quand je suis en Martinique [...] les gens du pays me considère une fille du pays.⁴²

Au contraire. Anne Terrier se veut être venue à l'écriture non pas pour se mettre dans les traces de son oncle par alliance, mais pour se questionner sur l'Histoire du 08 mai 1902 – ou, plus précisément sur ses failles, ses fautes, ses faux faits (soit intentionnellement, soit en conséquence de passe-parole) :

Une sorte de malédiction semblait poursuivre la famille, comme si quelque chose avait été mal dit, *mal édicté*, autour de la Catastrophe. Il devenait donc urgent de dire les choses autrement, de s'affranchir des liens qui nous maintiennent enchaînés, comme au temps de l'esclavage, à des événements dont nous n'avons même pas le souvenir.⁴³

Contrairement à ce que le titre de son roman pourrait nous suggérer, ce n'est pas la légende du tout dernier Arawak de la Martinique qui, jusqu'avant sa mort, lance une malédiction lourde de conséquences aux colonisateurs, qui se trouve au noyau du roman. *La malédiction de l'indien* évoque, dans ce passage final du roman, un récit souvent raconté en Martinique pour expliquer rétrospectivement l'éruption volcanique qui détruisit Saint-Pierre le 8

⁴² Fruchon-Toussaint, Catherine, « Anne Terrier, le volcan des souvenirs familiaux en Martinique », *Littérature sans frontières*, 16/10/2021, <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/litt%C3%A9rature-sans-fronti%C3%A8res/20211016-anne-terrier-le-volcan-des-souvenirs-familiaux-en-martinique> [30/09/2024].

⁴³ Terrier, *op. cit.*, p. 28.

mai 1902. Selon cette légende, avant de disparaître dans le vide, le dernier Indien Caraïbe de l'île aurait lancé une malédiction aux colonisateurs : « La légende veut qu'avant de basculer dans le vide, le dernier Indien Caraïbe de la Martinique lança une malédiction aux colonisateurs. 'La Montagne de feu nous vengera', prédit-il. Ce qu'elle fit »⁴⁴. Le récit s'inspire plutôt de la *mal diction* sous ses formes diverses que de la « malédiction » autour de laquelle il se développe en découvrant un ensemble de « *fake news* »⁴⁵ qui n'ébranlent pas seulement les certitudes de l'Histoire écrite par l'historiographie et des histoires racontées en famille le lendemain du 08 mai 1902, mais recèlent aussi le potentiel de s'imaginer d'autres histoires, tel qu'il est métier de base d'une romancière :

[C]es *fakes news* [...] sont [...] des 'vérités alternatives'. Ce qui est vérité pour les uns, ne l'est pas pour les autres. Ce qui est vrai dans un temps donné ne l'est plus dans un autre temps. Ce qui est un fait dans un temps donné est un souvenir, voire une fiction, dans un autre temps.⁴⁶

Ainsi, le collage – «[l]e métissage littéraire »⁴⁷ pour reprendre un des termes propres à l'écrivaine – qu'Anne Terrier fournit dans son roman en reprenant de longs extraits des documents historiques, témoignages et articles de presse parus à la suite immédiate du désastre ne sert qu'au tout premier moment à remettre en cause les histoires qu'ils ont à l'époque établies comme des faits. Certes, Anne Terrier prend de la distance de la documentation historiographique concernant la Catastrophe, en séparant typographiquement les citations tirées des sources de référence canoniques du texte courant, dans lequel l'écrivaine raconte la poursuite, les échecs et les triomphes de ses propres recherches menées à partir des légendes de famille. Anne Terrier décrit la démarche littéraire dans laquelle s'inscrit sa mise en texte du 08 mai 1902 de la manière suivante :

⁴⁴ *Ibid.*, p. 200.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 195.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 195-196.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 29.

J'ai donc entrepris de confronter les différents récits, si chaotiques soient-ils, à partir d'interviews, de témoignages, d'articles et de documents d'archives. Après quelques hésitations, j'ai décidé d'ajouter à ces recherches certains de mes souvenirs d'enfance et d'adolescence. Il me semblait que la mémoire familiale, pour éparpillé et vacillante qu'elle soit, passait également par celle qui avait entrepris d'en rassembler les morceaux.⁴⁸

Cependant, isoler les citations du corpus textuel, les afficher en caractères plus petits et en retrait, comme si l'on se trouvait face à un traité scientifique sur l'éruption plutôt qu'à une transposition romanesque de celle-ci, permet à l'auteur de remplir de manière peut-être parasitaire, mais assurément créative, les espaces vides. Ces vides deviennent visibles à travers tous les paragraphes du roman, lesquels évoquent littéralement et symboliquement – en raison des archives détruites et des morts dont nous ne connaissons, dans le meilleur des cas, que les noms, et dans le pire, rien du tout – ce vide même.

Ainsi, la liste de tous les bateaux coulés le 8 mai 1902 au large de Saint-Pierre qu'Anne Terrier découvre parmi un des innombrables rapports de recherche qu'elle consulte lui sert comme point de départ pour écrire le journal de bord fictif du capitaine de l'*Albertine* Joseph Rougeuil, témoin de l'éruption qu'il suit au bord de son navire. « La chance me souriait. Lorsque, au cours de mes recherches, je découvris la base de données du Groupe de recherche en archéologie navale (GRAN) de la Martinique, mon imagination s'emballa »⁴⁹, Anne Terrier, se souvient-elle :

J'a[i] écrit l'histoire de l'*Albertine*, récit fictif d'un navire arrivé sur les lieux juste après la Catastrophe, après avoir eu connaissance de toutes ces histoires de bateaux – le *Belem*, le *Suchet*, l'*Orsolina*, le *Tamaya*, le *Roraïma*, etc. – les uns miraculeusement épargnés, les autres brûlés ou envoyés par le fond dans la baie de Saint-Pierre où leurs épaves se trouvent encore.⁵⁰

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 67.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 79.

L'extrait de neuf pages du journal de bord qu'Anne Terrier présente à ses lecteur.es, avant d'explorer sa genèse, se place sur le même plan que les analyses historiques qu'elle propose du 8 mai 1902, ainsi que les souvenirs transmis oralement au sein de sa famille, de génération en génération. Ces trois éléments ont pour objectif non pas de documenter la Catastrophe dans son ensemble, mais dans ses interactions, afin de mettre en lumière la conviction partagée par Anne Terrier et Daniel Picouly : apprendre les leçons du 8 mai 1902, un siècle après l'éruption, signifie redonner un sens à cet événement, le comprendre pour mieux le réinterpréter.

Bibliographie

- Adélaïde-Merlande, Jacques, Hervieu, Jean-Paul, *Les volcans dans l'histoire des Antilles*, Paris, Karthala, 1996.
- Albin, Michel « Quatre-vingt-dix secondes – Daniel Picouly », *La rentrée littéraire*, 22/06/2018, <https://www.albin-michel.fr/ouvrages/quatre-vingt-dix-secondes-9782226436733> [11/05/2020].
- Ariès, Philippe, *Essais de mémoire : 1943-1983*, Paris, Seuil, 1993.
- Church, Christopher M., *Paradise Destroyed, Catastrophe and Citizenship in the French Caribbean*, Lincoln, Univ. of Nebraska Pr., 2017.
- Corzani, Jack, « La littérature face à la violence : le cas des Antilles-Guyane », in Fratta, Carla (éd.), *La deriva delle francofonie : figures et fantasmes de la violence dans les littératures francophones de l'Afrique subsaharienne et des Antilles*, Bologna, Coop. Libr. Univ. Bologna, 1991, p. 13-38.
- Corzani, Jack, « La fortune littéraire de la catastrophe de Saint-Pierre : Entre commémoration et mythification, le jeu des idéologies », in Yacou, Alain (ed.), *Les catastrophes naturelles aux Antilles, d'une Soufrière à une autre*, Paris, Karthala, 1999, p. 75-99.
- Frey, Pascale. « Daniel Picouly : des débuts très noirs », *L'Express*, 01/07/1998, https://www.lexpress.fr/culture/livre/daniel-picouly-des-debuts-tres-noirs_802329.html [06/06/2023].
- Fruchon-Toussaint, Catherine, « Anne Terrier, le volcan des souvenirs familiaux en Martinique », *Littérature sans frontières*, 16/10/2021, <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/litt%C3%A9rature-sans-fronti%C3%A8res/20211016-anne-terrier-le-volcan-des-souvenirs-familiaux-en-martinique> [30/09/2024].
- Glissant, Édouard, *Le discours antillais*, Paris, Folio, 2002.

- Levillain, Henriette, *L'éruption de la Montagne Pelée, 8 mai 1902, récits de témoins oculaires*, Paris, L'Harmattan, 2023.
- Ludwig, Ralph, « La catastrophe naturelle aux Antilles. De la représentation documentaire à la fictionnalisation cinématographique : l'éruption de la Montagne Pelée en 1902 », in Febel Gisela, Ueckmann, Natascha (eds.), *Mémoires transmédiales, Geschichte und Gedächtnis in der Karibik und ihrer Diaspora*, Berlin, Frank & Timme, 2017, p. 61-107.
- Maximin, Daniel, *Les Fruits du cyclone, une géopoétique de la Caraïbe*, Paris, Seuil, 2006.
- Mortier, François, « Ce que nous dit la bouche du volcan », in Bobbé, Sophie (éd.), *Volcans en feu, lieux de vie et de mort*, Paris, Autrement, 1998, p. 50-88.
- Picouly, Daniel, *Quatre-vingt-dix secondes*, Paris, Albin Michel, 2018.
- Poirier, Jean-Paul, *La catastrophe de la Montagne Pelée, un autre regard*, Paris, L'Harmattan, 2017.
- Scarth, Alwyn, *La Catastrophe : The Eruption of Mount Pelee, the Worst Volcanic Eruption of the Twentieth Century*, New York, Oxford Univ. Pr., 2002.
- Simonin, Patrick, « Daniel Picouly » *L'invité*, 22/03/2019, <https://www.tv5monde.com/emissions/episode/l-invite-daniel-picouly> [06/06/2023].
- Terrier, Anne, *La malédiction de l'indien, mémoires d'une catastrophe*, Paris, Gallimard, 2021.
- Walter, François, *Katastrophen : Eine Kulturgeschichte vom 16. bis ins 21. Jahrhundert*, Stuttgart, Reclam, 2010.
- Wilke, Jürgen, « Das Erdbeben von Lissabon als Medienereignis », dans Lauer, Gerhard, Unger, Thorsten (éds.), *Das Erdbeben von Lissabon und der Katastrophendiskurs im 18. Jahrhundert*, Göttingen, Wallstein, 2008, p. 75-95.
- Zebrowski, Ernest, *The Last Days of St. Pierre : The Volcanic Disaster That Claimed Thirty Thousand Lives*, New Brunswick, New Jersey, London Rutgers Univ. Pr., 2002.